

# *The Hurt Locker*

## ou comment participer à la guerre sans la faire

*Démineurs*, Kathryn Bigelow, 2008



### Exploitations pédagogiques possibles dans les branches

- **Histoire:** la guerre d'Irak (ou seconde Guerre du Golfe), Saddam Hussein, l'État islamique, Al-Qaida et Oussama Ben Laden, l'impérialisme américain, l'ONU
- **Citoyenneté:** manipulation et mensonge américains pour justifier une guerre, acculturation et influence du *soft power* américain dans le monde, place des femmes dans un monde d'hommes, les addictions (ici à l'adrénaline), les post-traumatismes, les mines terrestres
- **Arts visuels:** le détournement des codes des films de guerre et de western, la figure du héros, l'aspect documentaire

Film aux multiples Oscars (dont celui de meilleur film), *The Hurt Locker* (2008) consacre Kathryn Bigelow comme meilleure réalisatrice. Elle est la première femme d'Hollywood à recevoir cet honneur, notamment face à James Cameron, en compétition pour *Avatar*. Le pari n'était pas gagné pour celle dont la filmographie est en dent de scie (de *Point Break* à *K-19: The Widowmaker*, en passant par *Strange Days*) et qui revient, après sept ans d'absence, avec un film qu'elle a elle-même coproduit indépendamment des studios, avec un petit budget de 15 millions, un inconnu dans le rôle principal et un style qui s'approche du documentaire. En plus, il s'agit d'une manière atypique d'envisager le film de guerre, *The Hurt Locker* n'étant pas un film *de* guerre, mais un film *sur* (un aspect, humain, de) la guerre en Irak.

Le Passculture propose de voir ce film pour, principalement, aborder la situation actuelle au Proche et Moyen-Orient, ainsi que la création de l'organisation État islamique en 2006 qui prend son origine dans l'invasion de l'Irak par l'armée américaine.

De nombreuses séquences du film sont disponibles sur Internet, ce qui permet facilement de l'étudier en classe.

## I. Histoire

### A. Le contexte géopolitique de la guerre

D'abord, il n'est pas inutile de situer l'Irak sur une carte. Chacune de ses frontières, avec la Turquie, l'Iran, le Koweït, la Syrie, la Jordanie et l'Arabie Saoudite, appellerait un commentaire historique: guerre Iran-Irak (1980-1988), invasion irakienne du Koweït (1990) et guerre du Golfe (1990-1991) qui s'en est suivi, soutien stratégique de l'Iran, communauté sunnite transnationale, parti baasiste (nationalisme panarabe) fondé en Syrie et commun à ce pays et à l'Irak...

### B. Des mensonges pour justifier la guerre

Il semble peu probable, de nos jours, qu'un seul mensonge puisse conduire à l'invasion de tout un pays. Sauf s'il s'agit d'un mensonge d'État. En l'occurrence, c'est bien ce qui est arrivé pour justifier l'invasion américaine en Irak il y a 20 ans.

Immédiatement après avoir subi les attaques terroristes du 11 septembre 2001, les États-Unis envahissent l'Afghanistan — le 7 octobre déjà —, au double motif que ce pays abrite le siège d'Al-Qaida, qui a revendiqué les attentats, et que le régime taliban refuse de leur remettre le commanditaire présumé des attaques, le cofondateur d'Al-Qaida Oussama Ben Laden<sup>1</sup>.

La seconde action entreprise par les États-Unis en représailles au 11 septembre est d'envahir l'Irak, sous prétexte que le président de la République Saddam Hussein soutient activement Al-Qaida. Le gouvernement du Président George W. Bush impose alors dans les esprits son concept de guerre préventive pour lutter contre le terrorisme et, afin de fonder plus légitimement son projet, fait croire à tout le monde que l'Irak produit des armes chimiques dites de destruction massive. Les



<sup>1</sup> La traque et capture de Ben Laden sera le sujet du film suivant de Kathryn Bigelow *Zero Dark Thirty* (2012).

États-Unis prennent aussi soin de ne pas entrer seuls en guerre contre l'Irak, mais sous la forme d'une coalition de pays (la Grande-Bretagne, la Pologne, l'Australie et le Kurdistan) qu'ils commanderont. Cette coalition envahit le pays en 2003, sans avoir obtenu le soutien de l'ONU<sup>2</sup>.



La chancellerie allemande d'abord, puis la France surtout se montrent circonspectes devant les allégations braillées à tue-tête par leur allié américain:

<https://www.youtube.com/watch?v=jdQLcxHD8Ks> (extrait du documentaire *Irak, destruction d'une nation*; cf. biblio/sitographie infra).

Dans cette séquence du journal de France 24, le 20 mai 2015 (<https://www.youtube.com/watch?v=B4GC-3wYGgU>; 1'26'') à propos des armes de destruction massives irakiennes, le secrétaire adjoint à la Défense américaine Paul Wolfowitz dit que le gouvernement Bush a fait confiance à une source allemande. Aucune arme de destruction massive ne sera découverte après l'invasion américaine de l'Irak. Alors pourquoi cette guerre?

Avec les élèves, on pourra visionner la première partie de l'épilogue du documentaire de Michael Moore *Fahrenheit 9/11* (2004) <https://www.youtube.com/watch?v=lew6DS9wEyl> (0'-1'29'') à deux fins:

a) constater que les membres du gouvernement américain (Georges W. Bush, le secrétaire de la défense Donald Rumsfeld, le général et secrétaire d'État Colin Powell, la Conseillère à la Défense nationale Condoleezza Rice) ont tous affirmé publiquement que l'Irak possédait des armes de destruction massive;

b) questionner la raison qui pousse le peuple américain, ici la partie la plus défavorisée, de s'engager comme volontaires patriotes pour défendre leur pays. Qui l'équipe de déminage du film défend-elle? Le sergent William James fait comprendre à son ex-épouse que c'est pour protéger les civils; les équipes sur le terrain pensent que c'est pour protéger leurs camarades dans leurs missions.

### C. La guerre d'Irak

#### 1. Où est l'ennemi?

La guerre d'Irak est une guerre asymétrique, c'est-à-dire qu'elle place l'armée américaine face à un ennemi protéiforme, voire impossible à identifier: il n'y a pas d'armée en face, ni ligne de front déterminée, ni de belligérants en uniformes. C'est un des sujets du film: comment faire quand on ne sait contre qui combattre? Dans pratiquement chaque scène, les militaires américain-e-s sont aux prises avec la peur et la paranoïa, tout pouvant imploser à n'importe quel moment, ainsi que l'angoisse de tuer des parties civiles. On comprend que les opérations de déminage ne se font

---

<sup>2</sup> L'organisation internationale aura beau tenter de recoller les pots cassés en ouvrant une mission à Bagdad, mais les équipes humanitaires sont fréquemment prises pour cibles. Dans le film, les militaires américain-e-s protègent l'évacuation d'un bâtiment des Nations Unies à cause de sa proximité avec une voiture bourrée d'explosifs. Il s'agit d'un écho à la réalité, lorsqu'en 2003, un kamikaze a fait exploser sa voiture piégée contre le QG des Nations Unies à Bagdad (cf. <https://news.un.org/fr/story/2023/08/1137772>).

pas dans la plus grande sérénité. Surtout qu'on ne sait jamais si la mine est commandée à distance.

La pancarte en anglais et traduite en arabe attachée derrière le Humvee «Restez 100 mètres en arrière ou vous serez abattus» montre la tentative, toute arbitraire, de tracer une ligne de démarcation en fonction de la distance qu'il faut laisser au véhicule de manière à séparer le bien du mal. Il faut comprendre qu'à moins de 100 mètres, tout ce qui approche sera considéré comme ennemi. On est loin de la gentillesse du Professeur Nabil qui, pourtant braqué dans sa propre maison par le sergent James, l'invite à s'asseoir en disant: «Ceci est ma maison. Vous êtes mon invité.» Est-ce encore le cas à l'échelle du pays? La population voudrait-elle d'un étranger qui s'est immiscé par effraction dans sa propriété? Comment alors devraient se comporter les militaires de la coalition? Qu'est-il attendu de leur groupe? Le commandement à Washington tergiverse et la guerre s'enlise.

## 2. La communication impossible

À la méconnaissance du terrain et d'une guérilla urbaine indistincte s'ajoute l'impossibilité de communiquer. Il s'agit d'un motif récurrent du film. D'abord, il est difficile, voire impensable, de s'entendre entre Arabes et personnes anglophones du fait de la barrière linguistique. Le costume de cosmonaute ou d'extra-terrestre revêtu par les démineurs accentue ce décalage entre les Irakiens et les externes. Ensuite, le personnage principal connaît personnellement des difficultés à communiquer: avec ses camarades, qui ne le comprennent pas, mais aussi avec son ex-épouse, au sujet de laquelle il ne sait plus comment appeler le lien qui les unit encore (ex-épouse? Compagne? Mère de leur enfant? Occupante de sa maison?). Lorsqu'il lui téléphone au pays, elle décroche, mais James ne parvient pas à articuler quoi que ce soit.



La tension extrême de certaines scènes, proches du chaos, vient de cette incompréhension, sciemment entretenue par l'instabilité du montage (on sent que la caméra cherche le point de vue le plus juste à adopter, mais hésite et recadre sans cesse un protagoniste): la scène du taxi face au sergent James, celles où les militaires commencent à s'agiter parce que prêt-e-s à tirer sur les indigènes qui s'avancent trop près d'eux, ou encore celle où le vieux vendeur de DVD, qui a dit ne pas comprendre l'anglais, s'enfuit avec sa camionnette alors que le sergent lui a demandé de l'attendre. L'ambiguïté règne partout et le travail des militaires — en déminage surtout — relève du décodage de tous les instants pour désamorcer chaque situation, au propre comme au figuré.



## 3. Les EEI

De l'avis de la réalisatrice et de son scénariste, le journaliste Mark Boal, qui a suivi une équipe de déminage militaire à l'œuvre en Irak, la spécificité de cette guerre réside dans le recours aux mines de fabrication



artisanale (EEI pour Engin Explosif Improvisé). Ceci est visible, dans le film, à l'atelier de fabrication qu'investigue le groupe. Le sergent James récupère d'ailleurs les différents systèmes de mise à feu des bombes qu'il a personnellement désamorcées. On apprend qu'une simple pile électrique pourrait faire office de détonateur, comme le montre la séquence où James désamorce plusieurs mines reliées entre elles et où un suspect s'enfuit en laissant tomber une telle batterie dans un escalier.

En raison de la guerre civile entre Sunnites et Chiites (selon diverses sources, les premiers auraient eu davantage recours aux EEI) et parce que les mines artisanales sont moins sûres que les industrielles<sup>3</sup>, les victimes de mines sont avant tout civiles. Même le plan d'un chat boitant à travers une rue montre que les combattants armés ne sont pas les seules victimes.

## D. Les conséquences de l'invasion

### 1. L'échec américain

Face à une issue très incertaine et afin de ne pas perdre la face (ça devient une habitude américaine depuis la guerre du Vietnam), après leur invasion pourtant éclair en 2003 (du 20 mars au 1<sup>er</sup> mai, avec, en prime, la capture de Saddam Hussein en décembre 2003), les troupes de la coalition ont demeuré plusieurs années dans le pays. Malgré la promesse du Président George W. Bush d'instaurer une démocratie et d'installer la paix, une guerre civile a éclaté en février 2006, opposant Chiites et Sunnites, qui a conduit à la création de l'État islamique (Daesh) en octobre de la même année<sup>4</sup>. L'occasion de parler des récentes attaques au couteau, qui ont lieu jusqu'en Suisse (le 10 mars 2024 à Zurich, le 24 novembre 2020 à Lugano, le 12 septembre 2020 à Morges), des attentats du Crocus City Hall de Moscou (le 22 mars 2024), de la fusillade contre des supporters à Bruxelles (le 16 octobre 2023) ou du massacre de la rédaction de *Charlie Hebdo* le 25 septembre 2020.

Par la suite, Saddam Hussein est exécuté par le nouveau gouvernement irakien en décembre 2006. Quatre ans plus tard, le nouveau président Barack Obama désengage progressivement son armée du territoire irakien, laissant derrière lui un nombre de victimes très incertain: entre 100000 et un million selon les canaux d'information. Mais qui a vraiment intérêt à ce que le nombre communiqué publiquement soit élevé? On en oublierait presque qu'à Nadjaf, à 160 kilomètres de



---

<sup>3</sup> Plusieurs pays continuent d'en fabriquer en dépit du Traité d'Ottawa (<https://disarmament.unoda.org/fr/convarms/mines-terrestres/>). Ajoutons en aparté - et pour se débarrasser de l'impression que seule la bienfaitrice armée américaine démine - qu'en termes de mines, le record reste détenu par l'armée américaine, avec les 80 millions de bombes à sous-munitions qu'elle a larguées au Laos entre 1964 et 1973, et qui demeurent désamorcées à ce jour (<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-zoom-de-la-redaction/le-laos-toujours-sous-la-menace-des-bombes-4128450>).

<sup>4</sup> <https://www.courrierinternational.com/article/enquete-etat-islamique-comment-tout-commence>  
<https://information.tv5monde.com/international/syrie-irak-quest-ce-que-letat-islamique-en-irak-et-au-levant-20431>  
[https://www.lemonde.fr/international/article/2021/09/02/afghanistan-talibans-al-qaida-et-etat-islamique-quelles-differences\\_6093168\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2021/09/02/afghanistan-talibans-al-qaida-et-etat-islamique-quelles-differences_6093168_3210.html)

Bagdad, se trouve le plus grand cimetière du monde.<sup>5</sup>

## 2. Impérialisme et acculturation américains

Très intéressante à analyser, la scène initiale du film *in medias res* nous force à adopter la focalisation d'un robot de déminage à caméra intégrée.<sup>6</sup> Filmant droit devant lui et avançant sur des rails (sic), le premier objet sur son chemin est une canette de Pepsi écrasée, dont la couleur bleue et la matière en aluminium détonnent sur le sable et contrastent avec les teintes beige clair de la terre battue. Comment expliquer la présence de ce déchet? S'agit-il de canettes importées de l'étranger sur sol irakien, abandonnées sans respect et laissant penser que les déchets qui s'amassent dans les rues sont bien la preuve du chaos qu'ils sèment dans les lieux envahis<sup>7</sup>? Ou bien l'indice que la marque américaine a déjà percé le marché indigène et que la boisson a été adoptée par la population locale?<sup>8</sup> Sans s'exclure l'une l'autre, ces deux hypothèses se tiennent et montrent que, que ce soit avant ou après l'invasion, le *soft power* américain, du moins certaines de ses images (ici publicitaires et hollywoodiennes), s'étend jusqu'au Moyen-Orient.

Le travers de l'impérialisme économique américain semble aussi suggéré dans le film, à travers une des premières séquences, dans laquelle Eldridge présente qu'il y aurait, dans cette situation d'occupation militaire, matière à faire du business à Bagdad. Il propose ainsi à son coéquipier Sanborn de monter leur entreprise pour vendre de l'herbe, qui s'appellerait «Sanborn and Sons». Cette mentalité opportuniste rappellerait assez celle qui se trouve à l'origine de la présence des États-Unis sur sol étranger en vue d'exploitation de ressources.<sup>9</sup>

---

<sup>5</sup> [https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2015/08/13/nadjaf-derniere-demeure-des-victimes-chiites-de-l-etat-islamique\\_4723123\\_3218.html](https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2015/08/13/nadjaf-derniere-demeure-des-victimes-chiites-de-l-etat-islamique_4723123_3218.html) ou <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/738326/najaf-irak-cimetiere>

<sup>6</sup> D'abord, cette vision est froide et déshumanisée parce que médiée à travers l'œil du robot qui filme: que valent ces images ? Au passage, on remarque une mise en abyme : la caméra qui filme par l'intermédiaire d'une caméra qui filme - qui plus est sur des rails, comme celles qui supporte la caméra dans les travellings. Le problème soulevé par ce dispositif du robot est celui de la guerre des images. N'oublions pas que c'est une image qui a justifié la guerre d'Irak (la supposée preuve que les Irakiens fabriquent des armes massives commentée par Colin Powell) et que le gouvernement Bush a eu ensuite le contrôle presque total sur les images rapportées d'Irak (c'est la raison, toute politique, pour laquelle De Palma a tourné son film *Redacted* au moyen de séquences vidéo supposément tournées par des militaires américain-e-s sur sol irakien, de manière à montrer la "vraie guerre", non celle, officielle, dont les images, sélectionnées, tournaient en boucle sur les écrans de nos chaînes d'actualités). Ensuite la caméra du robot est instable et se brouille parfois, ce qui montre sa fragilité, sa peine à restituer tous les détails, donc sa fiabilité. Enfin, cette mini-caméra à hauteur de cheville ne restitue pas d'hors-champ, qui manque au spectateur, dans cette scène d'ouverture, pour saisir le contexte de départ du film. Les détails sont ici auditifs puisqu'on entend seulement des voix parlant arabe, ainsi que les *Allah* d'un muezzin pour nous situer dans un environnement arabo-musulman.

<sup>7</sup> Deux séquences plus loin, Eldridge lancera une canette sur une voiture roulant devant le Humvee de son équipe pour qu'elle le laisse passer.

<sup>8</sup> La deuxième hypothèse tient, car le garçon qui vend des DVD de films érotiques prétend s'appeler Beckham (d'où que la culture populaire anglo-saxonne a bien pénétré l'Irak) et connaît les trucages dont les films hollywoodiens sont capables. En outre, le Professeur Nabil demande au sergent qui a fait intrusion dans sa maison s'il fait partie de la CIA. Sans doute a-t-il vu des films américains ou se rappelle-t-il du rôle de la CIA dans la déstabilisation des régimes politiques d'Amérique centrale. En outre, un bandeau publicitaire Pepsi au-dessus d'une échoppe dans la rue est visible dans la scène du sergent James face au taximan récalcitrant.

<sup>9</sup> L'Irak recèlerait près de 10% des ressources mondiales en pétrole. Pour information, la famille des deux présidents Bush a fait fortune dans le pétrole et des membres de son administration possèdent

## E. La version selon *The Hurt Locker*

### 1. Filmer l'âme

S'il faut en croire Kathryn Bigelow, le propos du *Hurt Locker* est plus humain que politique. Il s'agit de montrer ce qui se passe dans la tête des militaires (dans leur casier, selon le titre du film, soit là où ça fait mal). On suit donc la psyché d'une équipe appartenant à la section de déminage, soumise à un stress perpétuel, ce qui pose la question de savoir pourquoi vouloir se porter volontaire pour ce genre de mission suicidaire. Une réplique du film de la part du sergent James établit justement un parallèle entre la mission suicide que consiste l'attaque du camion-citerne et la tâche quotidienne de déminage: risquer sa vie pour que la bombe explose ou bien risquer sa vie pour qu'elle n'explose pas revient au même, c'est toujours risquer sa vie. Voilà un moyen de relativiser l'endroit où placer la ligne de démarcation morale.



L'intention du *Hurt Locker* est donc de proposer une autre approche de la guerre que celle officiellement montrée, filtrée, plate et convenue. Depuis le scandale d'Abou Ghraib<sup>10</sup>, l'opinion publique n'a plus confiance dans les images de la guerre d'Irak soumises aux chaînes d'actualités par l'administration Bush. L'armée américaine invite bien quelques journalistes à couvrir l'événement sur place, mais sous bonne escorte, et les reporters indépendant·e·s ne sont pas autorisés à filmer des militaires, sous prétexte de compromettre les opérations en cours. On peut donc dire, comme l'explique le scénariste du film, que «cette guerre n'a pas été entièrement couverte et a été trop politisée». Il manque donc des images<sup>11</sup>, ainsi que toute la description de l'aspect humain, le ressenti des militaires américain·e·s — à défaut de pénétrer les consciences autochtones. Ainsi s'explique la présence d'un médecin psychologue sur le terrain («il est là, puis il n'est plus là» répète Eldridge encore sous le coup de l'explosion qui vient d'éparpiller le corps du docteur en mille morceaux).

Le film ne montre pas seulement les états d'âme d'Eldridge (dépressif et hanté par sa culpabilité dans la mort de Thompson au début du film) et de Sanborn (qui voudrait — paradoxalement — un enfant pour justifier sa présence en Irak). Même le héros peut se montrer vulnérable: déconcerté, le sergent James baisse son arme devant le professeur Nabil qui l'accueille, alors que le soldat vient d'entrer chez lui par effraction, puis il subit les coups de l'épouse de Nabil, alors qu'il se laisse chasser dehors. Comme si seule la gentillesse est capable de désarçonner la tête brûlée de sergent. C'est la troisième fois que le protagoniste principal se montre vulnérable. La première survient lors de la découverte du corps piégé: il croit y voir Beckham. Sa deuxième fragilité est explicitée lors du téléphone qu'il passe à sa femme: il ne parvient pas à émettre de mot au téléphone.

---

des parts importantes dans différentes entreprises pétrolières : <https://www.letemps.ch/economie/petrole-une-affaire-famille-chez-bush>.

<sup>10</sup> Où des images qui ont échappé à la censure officielle ont surgi sur Internet et provoqué un tollé. Celles-ci illustrent les humiliations que les Américains ont fait subir aux détenus de la prison géante d'Abou Ghraib, proche de Bagdad, entre 2003 et 2004 (<https://www.rts.ch/info/monde/13874731-il-y-a-vingt-ans-abou-ghraib-a-ete-le-theatre-des-pires-exactions-americaines-en-irak.html>).

<sup>11</sup> Le cas sera semblable pour la capture de Ben Laden en 2011 au Pakistan, dont le public aurait dû se contenter des images officielles, c'est-à-dire celles filtrées par l'armée américaine, si Bigelow ne s'était pas, là aussi, emparée du sujet et ne s'était pas chargée d'imaginer la capture du chef terroriste en en proposant les images et le narratif, histoire de permettre à la nation américaine, qui a subi le 11 septembre de plein fouet, d'accomplir son deuil.

## 2. La guerre comme addiction

La phrase du correspondant de guerre Chris Hedges (cf. bibliographie infra) qui ouvre le film identifie un autre problème: «L'adrénaline du combat peut provoquer une dépendance mortelle, car la guerre est une drogue.» Cette addiction vaut autant pour un pays (la guerre comme un des moteurs de l'économie américaine) que pour une personne, en l'occurrence le sergent démineur William James, qui rempile volontairement pour une année de service dans l'épilogue. On le voit souvent à la cigarette et le son de son tirage de bouffées et de son souffle (à travers le casque de déminage) est mis en évidence tout au long du film. Il faut comprendre la vie conventionnelle, familiale et routinière qu'il mène dans son pays avec sa pseudo-famille<sup>12</sup> ne lui apportent pas d'adrénaline. C'est le sens de la scène du supermarché vers la fin du film: choisir parmi tous les paquets de céréales n'est pas un défi suffisamment exaltant. Aucun risque à cela.



## II. Arts visuels

### A. Le détournement des codes filmiques

#### 1. Un faux western

*The Hurt Locker* n'est pas un film de guerre parce qu'il manque l'action (une seule scène d'embuscade dans le désert montre des échanges de tirs). Les éléments du genre manquent également: pas de rapports hiérarchiques et désobéissances, de rôles stéréotypés, de petites humiliations et gros ego, de blessures spectaculaires, ni de blagues potaches ou sexistes... Rien de tout cela ici, puisqu'on suit trois sergents d'une compagnie de déminage qui ne tuent pas (ou presque), puisqu'on voit très peu de morts ou de personnes mourir (le premier démineur meurt en s'effondrant dans son épais costume, tandis que le médecin disparaît dans un nuage de fumée).

Il pourrait alors s'agir d'un western, parce qu'on en retrouve les motifs principaux: un duel dans la grande rue désertée (certes entre un démineur et une bombe ou un homme bardé d'explosifs, ce qui rend le duel est inégal: il faut sauver celui qui est en face de soi, non le tuer), la présence de chasseurs de primes, et le contexte historique (l'Irak comme la nouvelle terre à conquérir pour y imposer sa loi occidentale, Saddam Hussein qui finira lynché). Comment expliquer le poster «Redskins» dans le dortoir du sergent noir?



<sup>12</sup> Il avoue vivre avec cette femme, qu'il a épousée et avec laquelle il a eu un enfant, dont il est divorcé, mais qui occupe toujours la maison : comment appelle-t-on cela ? demande-t-il.



## 2. Le jeu avec les spectateurs, qui s'identifient ou pas, avec les démineurs

On pourrait qualifier le style du film de déceptif, car il déjoue nos attentes. Ainsi, au début du film, le démineur auquel on commence à s'attacher, Thompson, meurt soudainement, et sans qu'on sache vraiment s'il est mort ou encore en vie, parce qu'on voit simplement son corps soufflé par la déflagration et que sa combinaison intacte empêche de bien voir. Il faut attendre le plan suivant pour lire le nom du défunt sur un carton contenant la médaille du soldat, le traditionnel mortuaire drapeau américain et quelques effets personnels pour que l'on comprenne qu'il a bien trépassé.<sup>13</sup> Bigelow nous fait comprendre que rien n'est certain et qu'il vaudrait mieux ne pas trop s'identifier aux personnages. D'ailleurs, avec l'entrée en scène du sergent Will James, personnage très peu fiable, le public se demande à quel moment il explosera.



Un autre exemple de déception serait celui de la séquence des chasseurs de prime britanniques, emmenés par un personnage incarné par l'acteur Ralph Fiennes, le plus connu de tout le casting du film (*Schindler's List*, *The English Patient*, *The Constant Gardener*, ou *Strange Days* de Kathryn Bigelow). On ne s'attend ni à la mort de ce protagoniste après deux scènes à l'écran, ni à ce que le lien entre cette sous-intrigue et l'histoire principale se casse, parce qu'on s'est légitimement attendu à ce que ce nouveau personnage fasse avancer l'intrigue.

À ces morts inattendues s'ajoute la fausse mort du gamin Beckham, que le sergent James pensait mort après avoir été torturé et son cadavre piégé, qui refait surface vers la fin du film. Le scénario joue avec le public et avec l'incertitude inhérente au sujet du film (la mine explosera-t-elle?).

Tout est construit comme si le film multipliait intentionnellement les fausses pistes: des amorces d'histoire ne sont pas développées (le sergent James rencontrant le professeur Nabil), des antagonistes que la caméra nous suggère d'identifier (celui qui dévale les escaliers en laissant tomber une pile électrique; celui sur le minaret, qui ressemble à Saddam Hussein et qui communique avec l'homme à la caméra; celui qui aurait déclenché l'attaque au camion-citerne le sergent se demande pourquoi il y aurait forcément un conducteur kamikaze au lieu d'un homme qui aurait pressé sur un bouton depuis sous cet arbre, à l'écart des éclats).

La déception de l'audience se retrouve jusque dans les dialogues. À la fin du film, à l'occasion des confidences entre les deux sergents dans le Humvee, James demande à l'autre: «Tu sais pourquoi je suis comme ça ?» L'autre dit que non. Mais aucun développement ne vient ensuite. Les spectateur-riche-s restent sur leur faim. Leur situation est similaire à celle de l'équipe de déminage.

## 3. Une esthétique documentaire

Deux aspects du style documentaire du film sont à relever. D'abord la manière hyperréaliste de filmer les déflagrations au ralenti, à l'aide d'une caméra 4K permettant de restituer 1000 images par secondes.

---

<sup>13</sup> Bigelow s'aide du montage pour entretenir ces incertitudes. Par exemple, on ne sait si c'est le portable du boucher qui a servi de détonateur à la première explosion. On n'a qu'un gros plan d'un téléphone portable, mais on ne sait si c'est bien celui du boucher, vendeur de cadavres.

Ensuite, le reste du temps, les quatre caméras utilisées simultanément lors des prises passent leur temps à ne pas perdre de vue son sujet, qui doit sans cesse être recadré pour rester dans le plan, comme dans le viseur d'un fusil à lunettes (cf. le duel entre un soldat braquant son fusil sur l'homme à la caméra sur une terrasse en face). Bigelow s'amuse même de cette esthétique sale, instable et peu assurée qu'elle assume: lorsque James revoit le garçon qui lui vend des DVD, il exige cette fois du gamin des films - américains s'entend - «qui ne soient pas flous» et «qui ne tremblent pas». Soit tout le contraire de ce la manière dont Bigelow conçoit l'esthétique de son film, réalisé, il faut le rappeler, indépendamment des studios.

On ajoutera que, pour davantage de réalisme, Bigelow a fait entraîner ses interprètes par l'armée américaine dans le désert Mojave (USA), que, faute de pouvoir tourner sur sol irakien à cause des problèmes de sécurité, Bigelow a tourné *The Hurt Locker* en Jordanie voisine, non loin de la frontière, qui plus est avec la figuration de vrai-e-s réfugié-e-s irakien-ne-s.



## Pour prolonger

### A. Bibliographie

Caron, Aymeric, *Envoyé spécial*, Hachette Pluriel, 2014. Témoignage d'un reporter français en Irak en 2003 aux prises avec les désinformations du régime dictatorial de Saddam Hussein et de l'armée américaine.

Khadra, Yasmina, *Les Sirènes de Bagdad*, Pocket, 2006, 2012. Roman ayant pour contexte l'occupation étrangère en Irak.

Schmitt, Eric-Emmanuel, *Ulysse from Bagdad*, Livre de Poche, 2008, 2010. Roman (en français).

Signalons plusieurs films sur la guerre d'Irak qui méritent une vision et des discussions en classe: *In the Valley Of Elah* (Paul Haggis, 2007), *Redacted* (Brian de Palma, 2007) et *American Sniper* (Clint Eastwood, 2014). Ces trois œuvres présentent des points communs avec le film de Bigelow. Adapté d'un article de Mark Boal, scénariste de *The Hurt Locker*, *In the Valley Of Elah* reste le premier film sur la guerre d'Irak. La deuxième présente une similitude avec le film de Bigelow, car il utilise un médium sur le vif qu'est le smartphone pour donner un aspect authentique, non maîtrisé et documentaire aux scènes filmées. La troisième œuvre problématise, comme *The Hurt Locker*, la thématique du héros en pénétrant au plus profond l'esprit du sniper — qui a réellement existé — qui détient le record impressionnant de personnes abattues (dans *The Hurt Locker*, un officier demande à James combien de mines il a désamorçées, comme d'autant de vies épargnées).

Canet, Jean-Pierre, *Irak, destruction d'une nation*, série documentaire TV en quatre épisodes de 52', Tohubohu et Slug News, France Télévisions, 2021. La page du documentaire offre un bon résumé succinct de la situation dans laquelle se trouvent les démineurs américains en Irak: <https://www.mediapart.fr/studio/documentaires/international/irak-destruction-d-une-nation-la-serie-documentaire-evenement>

Rosé, Jean-Christophe, *Irak: la guerre à tout prix*, documentaire en deux parties (73'), France 3, 2004. <https://www.youtube.com/watch?v=SCQy9RHbJdc>

La Fondation Suisse de Déminage est encore active en Irak, ainsi que dans d'autres pays. Des vidéos expliquent le travail des démineurs, ainsi que différents types de mines artisanales. <https://fsd.ch/fr/>

Seibt, Sébastien, *Le Rapport qui a servi de prétexte à la guerre en Irak enfin déclassifié*, France 24, 20 mars 2015: <https://www.france24.com/fr/20150320-rapport-guerre-irak-menace-nucleaire-cia-bush-exageration-2002-nucleaire-al-qaida>

La chaîne YouTube de Chris Hedges (<https://www.chrislhedges.com>), essayiste, journaliste et correspondant de guerre du *New York Times*, Prix Pulitzer, respecté, met à disposition plusieurs de ses conférences sur des sujets politiques comme <https://www.youtube.com/channel/UCEATT6H3U5lu20eKPuHVN8A>